

M. BONHOMME,

OU

LA LETHARGIE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. EUGÈNE ET LÉOPOLD DE P***,

REPRÉSENTÉ A PARIS, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,
LE 9 FÉVRIER 1836.

PRIX : 2 FRANCS.



PARIS,

J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS,
PRÈS DE CHEVET.

1836.

PERSONNAGES.



M. BONHOMME, vieux garçon.
SUZANNE, sa servante.
CHARLOT, mari de Suzanne.
GUIBERT, épicier de village.
MARCELIN, son neveu, maître d'école de
village.
M^{me} FABRI, voisine de M. Bonhomme.

ACTEURS.

●●●●

M. PROSPER.
M^{me} DUPONT.
M. ADRIEN.
M. CAZOT.
M. HYACINTHE.
M^{me} LOUISA.



La Scène se passe dans une vallée de la Limagne d'Auvergne.

Imprimerie de CHASSAIGNON
rue Git-le-Cœur, n° 7.

M. BONHOMME,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un petit salon ; des fenêtres à volets , une porte dans le fond , qui laissent voir la campagne. A droite, la porte de la cuisine ; à gauche celle de la chambre de M. Bonhomme ; deux autres portes latérales , au second plan , de chaque côté. A gauche une table à tiroirs , et un grand fauteuil de malade auprès. A droite un canapé recouvert en indienne. Dans le fond , une trappe par où l'on descend à la cava. (*)

SCENE PREMIÈRE.

SUZANNE, *arrivant par la porte à gauche.*

Oui, Monsieur, oui, soyez tranquille, tout est prêt pour votre promenade, et vous pouvez partir quand il vous plaira... (*Elle pose sur le dossier du grand fauteuil une longue casaque de laine blanche, un mouchoir et un bonnet de coton.*) Là, je n'ai rien oublié ; et puis j'irai aussi faire ma toilette pour aller danser et me divertir. Je veux être belle, jarni ! et faire la gracieuse avec les garçons, à celle fin qu'ils veuillent tous me faire danser la bourrée, et que mon petit Charlot soit un peu jaloux de sa femme ; ça fait toujours bien.

AIR : *Vaudeville de la Somnambule.*

C'est par raison , depuis mon mariage,
Que je deviens coquette chaque jour ;
Par ce moyen , quand on est en ménage ,
On fait durer le petit brin d'amour.
Ah ! quel plaisir que les coquetteries !
C'est amusant et ça fait des profits :
Un amoureux qui dit qu' nous somm's jolies,
En fait , parfois , souvenir nos maris.

(*) Nota. On entend par droite et gauche , la droite et la gauche de l'acteur.

SCENE II.

SUZANNE, M^{me} FABRI, portant un panier recouvert d'une serviette,
et le posant en entrant.

M^{me} FABRI.

Eh ! bonjour Suzanne , bonjour , ma chère amie...

SUZANNE.

Tiens !.. vous voilà de retour , madame Fabri !

M^{me} FABRI.

De ce matin. Si vous aviez regardé du côté des vignes , vous auriez vu que les fenêtres de ma maisonnette étaient ouvertes.

SUZANNE.

Ah ! je pensais bien que vous quitteriez Clermont pour venir ici faire vos vendanges... Hier nous parlions de vous avec M. Bonhomme.

M^{me} FABRI.

Et comment se porte-t-il ce cher voisin ?

SUZANNE.

Beaucoup mieux , dieu merci ! mais qu'il nous a donné de chagrin.

M^{me} FABRI.

Lui ! et comment donc ?

SUZANNE.

Quoi ! vous n'avez pas appris sa maladie ?

M^{me} FABRI.

Il a été malade ?

SUZANNE.

Ah ! bien mieux que cela !... mort !... ma voisine... mort... pendant dix-huit heures !..

M^{me} FABRI.

Ah ! mon dieu !

SUZANNE.

Oui , monsieur le maire avait déjà écrit ce malheur sur son gros livre , et on a pleuré mon maître dans tous les environs.

M^{me} FABRI.

Eh bien ?

SUZANNE.

Et ben , il s'éveilla , et nous fit une peur terrible , en ouvrant la porte de sa chambre. C'est un singulier mal , on ne respire plus , on ne peut plus parler ; que Dieu vous en préserve !

M^{me} FABRI.

Est-il possible!.. il faut le bien soigner, Suzanne, et ne pas oublier qu'il t'a donné une dot pour te faire épouser ton ami Charlot.

SUZANNE.

Oui, mais elle n'arrive pas cette dot; elle est due à mon maître par de mauvais parens qui demeurent près de Saint-Flour, dans les montagnes, et qui ne veulent pas payer; et pendant ce temps, mon mari reste simple conducteur de la patache, au lieu d'en acheter l'entreprise au vieux Bertrand. Point d'argent, point de marché. (*écoutant à droite.*) Ah! j'entends, je crois, sa voiture qui traverse la grand'route; vous permettez que j'aïlle voir par la croisée de ma cuisine?

M^{me} FABRI.

Rien de plus naturel! mais tiens, Suzanne, tiens, emporte ce panier.

SUZANNE.

Encore quelques friandises que vous apportez de la ville, pour régaler Monsieur.

M^{me} FABRI.

Oui, oui, serre tout cela...

SUZANNE, regardant la porte à droite.

Je l'entends qui vient, n'avez pas l'air de le trouver changé; ça pourrait l'effrayer. Mais vous allez voir, il lui est resté un visage si pâle, que dans tout le village on ne l'appelle plus que le revenant. (*Elle entre dans sa cuisine.*)

SCÈNE III.

M^{me} FABRI, M. BONHOMME.

M^{me} FABRI.

Eh! cher ami, que viens-je d'apprendre?

M. BONHOMME.

Ah! c'est-vous, ma voisine! soyez la bien venue, et serrons-nous la main de bonne amitié...

M^{me} FABRI.

De tout mon cœur.

M. BONHOMME.

Vous me regardez, vous êtes étonnée de mon étrange pâleur? c'est drôle, n'est-ce pas, pour un ancien petit ramoneur? mais que voulez-vous?..

AIR du premier Prix.

A Paris j'ai vu, chère amie,
Pendant trente ans des gens d'honneur,
Suivant le temps, par fantaisie,
Chaque jour changer de couleur;
J'ai vu goûter cette méthode
Par des messieurs du plus haut rang;
J'ai voulu suivre un peu la mode,
Et j'ai changé du noir au blanc.

M^{me} FABRI.

J'aime votre gâté, c'est un bon signe. Voyons, êtes vous mieux ? l'appétit revient-il ?..

M. BONHOMME.

Ma foi, oui, et le bon vin surtout me réjouit le cœur.

M^{me} FABRI.

Tant mieux ! je viens ce soir souper avec vous.

M. BONHOMME.

C'est une bonne idée...

M^{me} FABRI.

J'apporte de la ville un pâté de perdreaux, et j'ai acheté, en passant le bac, une belle truite que j'ai fait cuire en arrivant.

M. BONHOMME.

Fort bien !.. et j'ai ici dessous dans ma cave, deux bouteilles de Bordeaux dont monsieur le curé m'a fait présent pour arroser ma convalescence ; je vais aller chez lui pour le remercier, et toucher le semestre de ma rente que le percepteur a dû lui laisser pour moi.

M^{me} FABRI.

Bien !.. ne vous gênez pas ; je vais faire un tour dans mes vignes.

M. BONHOMME.

Cette aimable madame Fabri !.. Je m'impatientais de votre absence ; personne pour causer, pour me faire la lecture quand mes yeux sont fatigués.

M^{me} FABRI, tirant une brochure de la poche de son tablier, et la posant sur la table.

Tenez, précisément voici un livre nouveau qui arrive de Paris, et que j'ai pris au cabinet de lecture de Clermont ; ça nous divertira.

M. BONHOMME.

Vraiment !..

M^{me} FABRI.

C'est superbe! des coups de poignard et des fantômes à chaque page. Sans adieu, mon voisin, à ce soir, à souper.

M. BONHOMME, *la retenant.*

Chut! ne parlez pas si haut : Suzanne croit que je couche au presbytère, comme cela m'arrive parfois ; c'est un mensonge innocent que je lui ai fait. Il y a ce soir une noce à la ferme voisine, elle y est invitée avec son mari, et ces pauvres enfans n'y voulaient point aller, de crainte de me laisser seul une partie de la nuit ; je fais donc semblant de m'absenter jusqu'à demain ; mais voici ma lanterne et mon passe partout pour pouvoir rentrer en cachette. Je les trompe, afin qu'ils s'amuse un peu... il n'y a pas grand mal à cela.

M^{me} FABRI.

Je vous reconnais là, et je ferais comme vous.

AIR de la petite Gouvernante.

Quand aux plaisirs, à la tendresse,
On renonça depuis long-temps,
On peut encor, dans sa vieillesse,
Être l'ami des jeunes-gens.
Se rappeler, à leur délire,
Que l'on en prit jadis sa part ;
Les applaudir par un sourire,
Voilà le devoir d'un vieillard.

M. BONHOMME.

Assurément.

Même air.

A vivre encor, malgré mon âge,
Je sais trouver quelque douceur,
Et jusqu'au bout de mon voyage
J'ai des instans de vrai bonheur.
Des amoureux la douce ivresse,
Par souvenir, me rend gaillard ;
Voir les plaisirs de la jeunesse,
Voilà le plaisir d'un vieillard.

Ces chers amis, je n'ai pas encore pu leur faire toucher les douze cents francs que je leur ai promis en les mariant. On me doit cette somme, et, par malheur, je n'ai point fait d'économies sur mon petit revenu.

M^{me} FABRI.

Je le crois bien... vous assistez toujours le premier pauvre qui se présente.

M. BONHOMME.

Que voulez vous, je me souviens que j'ai été orphelin à huit ans, à la charge d'un oncle montagnard qui me battait soir et matin; je m'échappai. Enfant de l'Auvergne, je pris la route de Paris, et, mourant de soif et de faim, j'arrivai dans ce vallon devant la porte d'un château. Le seigneur était bon, quoiqu'on ait dit depuis qu'ils étaient tous des montres. Ce scélérat me fit bien souper, me fit donner des vêtemens, et me mit dans la main deux écus de six livres! ah! ma voisine, chaque jour de ma vie, j'ai payé en bénédictions l'intérêt de son argent! Elles ont prospéré, ces deux pièces blanches... De simple ramoneur, je devins marchand d'aiguilles, puis, je vendis des rubans et de la mousseline; puis je levai boutique Vieille-rue-du-Temple; mais après quarante ans de modestes travaux, quand j'eus vendu mon fonds, je partis aussitôt pour revoir le château hospitalier!.. j'arrive, il n'y était plus. La maison, le seigneur, la famille, tout avait disparu! un colombier pourtant restait dans le verger; deux vieux pigeons l'habitaient encore. Je voulus faire comme eux, m'y voici; j'achetai le petit bâtiment, trois arpens à l'entour, et la source d'eau claire qui les arrose. J'arrangeai tout cela en maisonnette, en vignes, en jardin; et le mendiant d'autrefois fait l'aumône à son tour par souvenir et par reconnaissance.

SCENE IV.

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE.

Eh bien! Monsieur, faudra-t-il encore que je vous gronde?

M. BONHOMME.

Et pourquoi donc, Suzanne?

SUZANNE.

Parce qu'il se fait tard, et que l'on vous attend.

M. BONHOMME.

Tu as toujours raison. Allons, donne-moi ma canne et mon chapeau. (*Bas à madame Fabri*) A ce soir.

M^{me} FABRI, *bas*.

A ce soir.

SUZANNE.

Tenez, Monsieur, voilà aussi votre grande mante: il pourrait bien pleuvoir.

M. BONHOMME.

Oui, oui, là, sous mon bras; et, s'il en est besoin, je te promets de me bien envelopper... Voyez-vous, ma voisine, c'est encore ma casaque de colporteur.

M^{me} FABRI.

Vous n'êtes pas fier vous, et en changeant d'état, vous n'avez pas changé d'habit...

SUZANNE.

Et demain pour revenir, vous mettrez s'il vous plait ce bonnet de coton avec ce mouchoir pour garantir vos oreilles, les matinées d'octobre sont fraîches dans ce pays.

M. BONHOMME.

Comme elle a soin de moi ! Allons, madame Fabri, donnez-moi le bras, je vous laisserai devant votre porte.

M^{me} FABRI.

Volontiers.

SUZANNE.

Adieu, Monsieur.

M. BONHOMME.

Adieu, Suzanne, ton mari va venir te prendre; amusez-vous bien à cette noce; je vous l'ordonne, et je suis votre maître.

SUZANNE.

Ah ! ma foi ! si l'on n'ordonnait jamais que de se divertir...

M^{me} FABRI.

Parlez-moi d'un caractère aimable comme ça...

M. BONHOMME.

AIR : *Vaudeville des Cuisinières.*

Il le faut bien ; on m'appelle Bonhomme,
Je suis forcé d'être sensible et bon.
A mes amis je veux faire voir comme
J'ai mérité de porter un tel nom.

SUZANNE et M^{me} FABRI.

Eh ! oui vraiment, il s'appelle Bonhomme,
Et son parrain avait ma foi raison ;
Car chaque jour il nous fait bien voir comme
Il méritait de porter un tel nom.

(*M. Bonhomme et madame Fabri sortent par la porte du fond et tournent dans le jardin, vers la droite. Suzanne reste sur la porte à les regarder.*)

Monsieur.

SCENE V.

CHARLOT, *en costume de conducteur de patache, un fouet à la main ; il entre furtivement par la porte de la cuisine et donne une tape à sa femme ;* **SUZANNE**.

CHARLOT.

Ma femme ?

SUZANNE, *se retournant*.

Ah ! tu m'as fait une peur ! tu as toujours les plus sottes manières...

CHARLOT.

Ne nous taquinons point, ce n'est pas le moment.

SUZANNE.

Tu es donc entré comme un chat par la fenêtre de la cuisine ?

CHARLOT.

Oui, comme du temps où je te faisais la cour. C'est drôle... ce chemin là m'a fait battre le cœur par souvenance, et si j'avais le temps, je t'embrasserais cinq ou six fois.

SUZANNE.

Comment, si j'avais le temps ?

CHARLOT.

Suffit ; ça se retrouvera. Écoute, j'attendais que Monsieur fût parti ; je suis fûté comme un écureuil, et j'ai pensé qu'il fallait, pour l'instant, garder entre nous deux la nouvelle que je viens t'apprendre.

SUZANNE.

Et qu'est-ce donc ?

CHARLOT.

Tu sais que lorsque je suis assis sur le brancard de ma patache, j'ai toujours l'œil à mon cheval et l'oreille dans la voiture.

SUZANNE.

Eh bien ?

CHARLOT.

Eh ben ! j'avais ramassé deux voyageurs sur la route, ils ont causé entre eux, et devine qui sont ces originaux ?... Tout justement les parens de M. Bonhomme, qui arrivent ici pour recueillir son héritage, parce qu'ils le croient dans l'autre monde.

SUZANNE.

Pas possible !

— 11 —

CHARLOT, *riant.*

Comme je te le dis.

SUZANNE.

Et comment ça se fait-y ?

CHARLOT.

C'est tout simple ; un muletier qui passait ici le jour de sa *litargie* a porté dans les montagnes la fausse nouvelle.

SUZANNE.

Et tu les as détrompés sans doute ? ils savent à présent que leur cousin n'est pas mort.

CHARLOT.

Non ; pourquoi les chagriner, ces braves héritiers ? ils sont gais comme des pinsons. L'un est une espèce d'épicier de village, et l'autre un ancien enfant de chœur à la cathédrale de Saint-Flour, aujourd'hui maître d'école de son endroit.

SUZANNE.

Oh ! je les connais, ils sont venus l'an passé faire une visite à M. Bonhomme.

CHARLOT.

Eh ben ! tu vas les revoir. Ils m'avaient demandé le chemin le plus court, mais je leur ai fait prendre le petit sentier du bois, pour les allonger d'un bon quart d'heure, et je suis venu à toutes jambes pour m'entendre avec toi, et leur jouer un tour qui nous profitera.

SUZANNE.

Un tour !

CHARLOT.

Eh ! sûrement, mordié ! je veux en accrocher les 1200 francs qu'ils nous doivent.

SUZANNE.

Bah !

CHARLOT.

Oui, oui, ils ont en poche leurs louis d'or pour acheter du bien, arrondir l'héritage, et s'établir dans le vallon. Profitons de l'occasion ; ton maître est absent jusqu'à demain ; et nous, restons, ici au lieu d'aller danser. Nous tenons les cousins, nous les tenons vois-tu !.. Tous ces montagnards sont encore imbécilles comme il y a trois cents ans ; ils croient toujours aux sorciers, aux farfadets, aux revenans, et la peur que je vais leur faire...

SUZANNE.

Ah ! je comprends !

CHARLOT.

Ecoute-moi !.. d'abord où est ma corne à bouquin, dont je me sers l'hiver pour voyager la nuit ?

SUZANNE.

Dans la cuisine.

CHARLOT.

Bon ! en soufflant dedans , j'aurai une voix de tonnerre !.. et puis, voyons, la cave est justement sous nos pieds !..

SUZANNE , *soulevant la trappe.*

Oui, tiens , regarde...

CHARLOT.

Fort bien !.. mais on y peut encore entrer par la porte des vendangeurs qui donne dans le jardin ?..

SUZANNE.

Sans doute, tu sais bien...

CHARLOT.

Suffit ! en me couvrant d'un drap de lit, et en fourrant mon visage dans le sac à farine...

SUZANNE , *regardant d gauche.*

Tais-toi... j'entends venir.

CHARLOT.

Justement, les voilà ; viens vite.

SUZANNE.

Ah ! oui, je les reconnais.

CHARLOT.

Quelles figures de bonne humeur ! Allons, viens, dépêchons ; il faut bien nous entendre. *(Ils passent dans la cuisine.)*

SCENE VI.

GUIBERT, MARCELIN.

ENSEMBLE. *(Entrée vive.)*

AIR : *Eh ! gai, gai, mon officier.*

Ah ! quel plaisir

De s'établir

Dans cette

Maisonnette !

Eh ! gai, gai, gai, le bon métier

Que celui d'héritier.

MARCELIN.

Oh ! les belles campagnes !

J'y veux passer mes jours ;

Je vais à nos montagnes
Dire adieu pour toujours.

ENSEMBLE.

Ah ! quel plaisir,
Etc., etc.

GUIBERT, dans le grand fauteuil.

Je n'avais qu'une chaise ;
Mais dans ce grand fauteuil
Je vais bien plus à l'aise
Passer mon temps de deuil.

ENSEMBLE.

Ah ! quel plaisir,
Etc., etc.

GUIBERT.

Nous voilà donc chez nous !

MARCELIN.

La jolie maison !

GUIBERT.

Ce cher M. Bonhomme !

MARCELIN.

On dit souvent que les héritiers sont des ingrats, eh bien !
moi, c'est tout le contraire : depuis que le cousin est trépassé,
je l'aime cent fois davantage.

GUIBERT.

C'est une loi bien belle que celle des successions ! Ah ! ça,
mais, personne pour nous recevoir ! Holà ! hé ! la maison...

MARCELIN, criant.

Holà ! holà !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE.

Quel bruit !..

GUIBERT.

Ah ! te voilà, Suzanne !..

MARCELIN.

Bonjour, mamie, bonjour.

SUZANNE.

Ah ! c'est M. Guibert et M. Marcelin !..

GUIBERT.

Nous venons hériter !..

SUZANNE, *tirant son mouchoir.*

Ah ! ah !..

MARCELIN.

Qu'est-ce que vous avez donc ?

SUZANNE.

Mon pauvre maître !

MARCELIN.

Ah ! c'est juste, je n'y pensais plus. (*il pleure.*) Ah ! ah !

GUIBERT.

Au diable les pleureurs ! Allons, ma petite, qu'on nous rende bon compte de tout le mobilier ; l'or, les billets, l'argent, qu'en a-t-on fait ?

SUZANNE.

C'est le juge-de-peace qui vous dira tout ça ; moi, je loge au village depuis le funeste événement, et je viens seulement ici de temps en temps pour ouvrir et donner de l'air.

GUIBERT.

Et où demeure-t-il ce juge-de-peace ?

SUZANNE.

Sur la route d'Issoire, à quatre lieues d'ici.

MARCELIN.

Quatre lieues, c'est bien loin à l'heure qu'il est.

SUZANNE.

Attendez à demain, on vous y conduira.

GUIBERT.

Allons donc, à demain. Mais avant qu'il fasse tout-à-fait nuit, je veux parcourir le petit domaine que nous a laissé le cousin.

SUZANNE.

C'est facile, tenez, voilà mon mari dans le jardin : il vous fera tout voir.

GUIBERT, *regardant.*

Ton mari ?.. eh parbleu ! c'est notre patachon... Tu ne viens pas, mon neveu ?

MARCELIN.

Non, mon oncle, je suis fatigué, et je veux me délasser à glisser quelques douceurs à ma gouvernante future. J'aime beaucoup les jolies femmes.

GUIBERT, *sortant.*

Et moi, les héritages. Holà ! hé ! patachon, attends-moi, me voilà. (*Il sort en chantant.*)

SCENE VIII.

SUZANNE, MARCELIN.

SUZANNE, *d part.*

Tandis que mon mari va faire peur à l'autre, travaillons celui-ci.

MARCELIN.

Hein ! qu'est-ce que vous dites donc tout bas , mon cœur ?

SUZANNE.

Je dis que je voudrais bien vite recevoir vos ordres pour m'en retourner au village.

MARCELIN.

Et qui vous presse tant ?

SUZANNE.

C'est que la nuit arrive , et que j'aurais trop peur, en restant seule avec vous.

MARCELIN, *lui prenant la main.*

Vous auriez peur avec moi ! ça me flatte beaucoup ; oui, vraiment, sa main tremble.

SUZANNE, *d voix basse.*

C'est que s'il venait là se planter devant nous , avec son visage pâle et sa toilette de l'autre monde, oh ! là là...

MARCELIN.

Platt-il ?

SUZANNE.

J'eus assez de frayeur le jour qu'il trépassa. Jugez si je re-voyais son fantôme.

MARCELIN.

Le fantôme de qui ?..

SUZANNE.

Et pardi , de votre cousin , de M. Bonhomme.

MARCELIN.

Quelle bêtise !

SUZANNE.

Oui !.. et ben, Monsieur, bonne nuit, je ne vous dis que ça, et que Dieu vous conserve.

MARCELIN, *l'arrêtant, et commençant à trembler.*

Un instant, dites-donc, vous voulez plaisanter ?

SUZANNE.

Est-ce qu'on plaisante sur le chapitre des revenans ? Il est peut être à nous écouter par le trou de la serrure.

MARCELIN, *regardant autour de lui.*

Allons donc, c'est bien à moi qu'on vient faire des contes semblables, à moi maître d'école, et dont la science se moque de toutes ces sottises.

SUZANNE.

Sottises tant que vous voudrez; mais l'autre nuit, un berger qui faisait parquer ses moutons dans le champ voisin, entendit des gémissemens dans la maison, et revit M. Bonhomme au clair de la lune, à la croisée de sa chambre... Et mais, mon Dieu! qu'est-ce que vous avez donc? Il me semble que votre main tremble tout aussi bien que la mienne.

MARCELIN.

Du tout!.. c'est que je pense à mon oncle; c'est un poltron, lui; et si on lui parle d'un revenant, il va me faire passer une nuit désagréable.

SUZANNE.

Ça suffit; je vais dire à mon mari de ne pas lui en ouvrir la bouche.

MARCELIN, *la retenant toujours.*

Attendez donc, que diantre! encore un petit mot.

SUZANNE.

Et quoi?

MARCELIN.

Dam! ne voyez-vous pas qu'il fait tout-à-fait sombre?

SUZANNE.

Eh ben?..

MARCELIN.

Eh ben! est-ce qu'il n'y a pas de chandelle dans la maison?

SUZANNE.

Si fait, dans la cuisine; je vais vous en chercher, attendez-moi ici.

MARCELIN.

Non pas, vous auriez peur d'y aller toute seule, et je suis trop galant pour ne pas vous accompagner.

SUZANNE.

Grand merci!

MARCELIN.

Oui, venez, à nous deux ce sera plutôt fait; je battrai le briquet.

AIR : *Vaudeville de la Visite à Bedlam.*

Toc, toc, sans perdre de tems,
Donnons-nous un luminaire;

Car on dit que la lumière
Ne plaît pas aux revenans.

SUZANNE.

Sans vous je n'oserais pas.

MARCELIN.

Pauvre enfant ! comme elle tremble !
Restez, restez à mon bras.

SUZANNE.

Oui, nous sommes bien ensemble.

ENSEMBLE.

Allons, sans perdre de temps,
Etc., etc.

SCENE IX.

(*Il fait nuit close.*)

GUIBERT *seul*, avec la physionomie bouleversée, arrivant lentement, et regardant avec précaution les murs et les portes de l'appartement.

Je n'ai j'amaï vu de chrétien plus bavard et plus bête que ce patachon... Il avait bien besoin de me raconter tout ça !.. c'est d'une maladresse et d'une indiscretion !.. c'est que mon neveu est capable de se monter la tête, et de bouleverser la mienne. Tâchons de ne lui rien dire, car je ne connais rien de plus impatient que deux poltrons en conversation particulière... Je ne sais pas si c'est l'humidité du jardin qui m'a saisi, mais je sens une espèce de frisson ; je ne peux plus marcher.

(*Il s'assied dans le fauteuil.*)

SCÈNE X.

GUIBERT, MARCELIN, avec deux flambeaux.

MARCELIN, s'approchant avec crainte.

Ce pauvre cousin, c'est donc ici qu'il a rendu le dernier soupir ; c'est dans ce grand fauteuil que sa dernière parole...
(*Voyant Guibert et poussant un cri.*) Ah !

Monsieur.

3

GUIBERT, *effrayé et en colère.*

Qu'est-ce que c'est, imbécile?..

MARCELIN.

Que diantre faites-vous là, sans rien dire à personne? (*Lui mettant une chandelle sous le nez.*) Quelle triste figure! est-ce que vous êtes malade?

GUIBERT.

Je ne me sens pas bien; c'est un mal singulier, ça m'a pris dans les jambes.

MARCELIN, *posant ses lumières sur la table.*

Il est, bouleversé. On lui aura parlé, et je vais avoir une compagnie bien réjouissante.

GUIBERT.

Que dis-tu, Marcelin?

MARCELIN.

Je dis qu'il faut fermer portes et fenêtres, et nous arranger pour dormir.

GUIBERT.

C'est bien dit, mon garçon; mais où est donc Suzanne?

MARCELIN.

Suzanne! elle est partie; son mari l'a appelée du fond du jardin, et je les ai vus prendre leur course à travers le bois. Vous savez bien qu'ils ont abandonné la maison, et qu'ils habitent maintenant le village.

GUIBERT.

Voilà des domestiques bien malhonnêtes et bien pressés.

MARCELIN.

Oui, ils se sont hâtés pour éviter un orage qui s'apprête. (*On entend un coup de tonnerre lointain.*) Tenez, entendez-vous?

GUIBERT, *se levant.*

Eh! pardi, je ne suis pas sourd. Allons, fermons partout. Tu sais, les courans d'air attirent le tonnerre.

MARCELIN.

Oui, oui, dépêchons-nous. (*Il ferme les volets des fenêtres.*)

GUIBERT, *fermant la porte du fond.*

Et la clé dans ma poche; mais, mon garçon, dis-moi, comment allons-nous passer la nuit?

MARCELIN.

Dame! si vous voulez vous coucher, Suzanne m'a parlé d'un bon lit là, dans cette chambre.

GUIBERT.

Un lit!

MARCELIN.

Oui, c'est celui...

GUIBERT.

Hein !

MARCELIN.

Du cousin Bonhomme.

GUIBERT, *fuyant la porte de la chambre.*

Non, non, c'est inutile ; voici un canapé où je serai très-bien... Et toi, te couches-tu ?

MARCELIN.

Pourquoi ? il fait si chaud !.. j'aime mieux ce fauteuil ; voilà précisément un livre, et si vous voulez, je vais vous lire quelques pages pour nous endormir.

(*Il prend le livre apporté par madame Fabri.*)

GUIBERT, *sur le canapé.*

Fort bien ! et lis bien haut et bien distinctement.

MARCELIN, *dans le fauteuil et près de la table où sont les deux lumières.*

(*Lisant.*) Roman fan... fantastique...

GUIBERT.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

MARCELIN.

Pardi ! ça veut dire... ça veut dire... fantastique. (*Lisant.*)
« Au milieu de la nuit l'orage était magnifique, la lueur des éclairs perçaient les vitraux de la chapelle ; le vent du nord balançait les squelettes suspendus à la voûte sombre. C'était la poésie et la danse des morts. Tout à coup la pierre d'un tombeau se lève lentement, et un fantôme verdâtre, s'appuyant sur une colonne, fait retentir de sa voix sourde et sepulchrale les échos lugubres de ce lieu terrible. »

(*Coup de tonnerre dans le lointain.*)

GUIBERT, *qui s'est levé en tremblant.*

Marcelin ! veux-tu me faire un plaisir ? laisse-là, je t'en prie, ta lecture récréative, et ne me romps pas la tête de toutes ces fadaïses et de tous ces mensonges.

MARCELIN, *se levant aussi.*

Des mensonges ?

GUIBERT.

Sans doute !

MARCELIN.

Tant mieux , je suis content de vous voir du courage.

GUIBERT.

Comment ! est-ce que tu croirais aux revenans , par hasard ?..

MARCELIN.

Aux revenans !.. mais , dame...

GUIBERT.

Hé ?..

MARCELIN.

Oui , mon oncle , j'ai cette faiblesse.

GUIBERT.

Pas de mauvaises plaisanteries...

MARCELIN.

Je ne plaisante pas.

GUIBERT.

Tu dis cela pour me contrarier.

MARCELIN.

Ne vous souvient-il pas que mon pauvre grand-père nous racontait souvent que sa femme était venue tirer les rideaux de son lit deux mois après sa mort ?

GUIBERT.

C'est vrai ! je m'en souviens ; mais j'ai toujours pensé que le diable avait envoyé un mauvais rêve à ce cher homme... les lutins sont si malicieux !..

MARCELIN.

AIR : *Vaudeville de Partie et Revanche.*

Non , sa mémoire était fidelle ,
Il la vit comme je vous vois ;
Rien de plus vrai , c'était bien elle :
Il reconnut son visage et sa voix ,
Tous les défauts qu'elle avait autrefois ;
Son air méchant , ses attitudes...
Ses doigts crochus , son regard furieux ;
Enfin c'étaient les mêmes habitudes ,
Elle voulut lui crever les deux yeux .

GUIBERT.

Vraiment ! eh bien ! mon garçon , d'après ce qu'on vient de

m'apprendre, il paraîtrait que le métier de revenant est chez nous un tic de famille.

MARCELIN.

Je le sais comme vous, et Suzanne m'a dit que l'excellent, le vertueux défunt revient toutes les nuits se promener ici...

GUIBERT.

Et t'a-t-on dit aussi qu'il était parti pour l'autre monde très-en colère contre nous?..

MARCELIN, *tremblant davantage.*

A cause?..

GUIBERT.

Hélas ! ce malheureux argent que nous lui devons et que j'ai encore ici dans ma poche... (*Eclat de tonnerre.*) Au diantre le tonnerre ! Tiens, ne nous quittons pas : il y a place pour deux sur le canapé, nous allons tâcher d'y trouver un peu de sommeil jusqu'au point du jour.

MARCELIN, *prenant les deux chandelles.*

Oui, oui, nous serons mieux l'un à côté de l'autre ; mais je vous en supplie, n'allez pas ronfler à faire trembler la maison, selon votre habitude.

GUIBERT.

Et toi, tâche de ne pas rêver en parlant tout haut, comme l'autre nuit.

MARCELIN, *sur le canapé, se serrant contre Guibert.*

Mettons une chandelle à terre, de chaque côté, pour nous tenir compagnie.

(*Musique. Morceau de Zémire et Azor quand Aly veut dormir. Pendant la ritournelle, la trappe de la cave se soulève lentement, et Charlot et Suzanne entrent doucement en scène.*)

SUZANNE, *bas à Charlot.*

Bien doucement..

CHARLOT, *désignant les chaudielles.*

Eteignons vite!

MARCELIN, *les yeux fermés.*

Guibert?..

GUIBERT, *de même.*

Eh bien?

MARCELIN.

Dors-tu?

GUIBERT.

Bientôt.

MARCELIN.

Bonsoir.

GUIBERT.

Adieu.

SUZANNE, *bas à Charlot.*

La peur encore les agite ;
Attends un peu.

MARCELIN.

Ah ! grâce au ciel, l'orage cesse ;
Malgré la peur je vais dormir.

GUIBERT.

Que je suis las ! quelle faiblesse !
Je sens mes yeux s'appesantir !

CHARLOT, *à Suzanne.*

Eteins à droite.

SUZANNE.

Laisse faire. (*Coup de tonnerre.*)

GUIBERT.

Quel bruit encor vient m'étourdir !

MARCELIN, *assoupi.*

Ça m'est égal, je veux dormir ;
Ça m'est égal, je veux dormir.

(*Charlot et Suzanne soufflent chacun une chandelle. — Tonnerre.*)

GUIBERT.

Ah ! mon dieu, voilà la lumière
Qu'un coup de vent éteint soudain !

MARCELIN.

Tais-toi, tais-toi, laiss'-moi dormir enfin.

GUIBERT.

Hélas ! tâchons de dormir jusqu'à d'main.

ENSEMBLE.

Ah ! tâchons de dormir enfin !

(*En quatuor.*)

GUIBERT et MARCELIN.

SUZANNE et CHARLOT.

Ah ! tâchons de dormir enfin.

Ils ont grand peur... tout ira bien.

(Pendant la ritournelle qui finit le morceau, les deux cousins s'endorment. Suzanne et Charlot redescendent dans la cave, en laissant la trappe debout. Le théâtre reste dans l'obscurité. Ensuite on entend le bruit de la serrure à la porte du fond ; c'est M. Bonhomme qui entre mouillé par l'orage, sa petite lanterne à la main, couvert entièrement par sa longue casaque blanche, son bonnet de coton et son mouchoir sur la tête, et enfin dans un accoutrement qui rend encore plus effrayante la pâleur naturelle de son visage.

SCENE XI.

GUIBERT, MARCELIN, endormis ; M. BONHOMME, puis CHARLOT.

M. BONHOMME, entrant.

Quelle bourrasque ! c'est à grand'peine que j'ai conservé le lumignon de ma lanterne. (*Voyant la trappe de la cave levée.*) C'est singulier !.. qui donc a soulevé la trappe de la cave ? Ah ! ce coquin de Charlot a voulu emporter à la fête quelques bouteilles de mon vin clair et ; c'est bon, je vais descendre aussi, et me hâter de préparer notre petit couvert en attendant M^{me} Fabri.

CHARLOT, sortant de la cave.

Encore de la lumière ! où diable en ont-ils trouvé ?

M. BONHOMME.

Enfermons d'abord l'argent de ma rente.

CHARLOT.

En voici ben d'une autre !.. Monsieur de retour !.. le revenant en personne ! ah ! pardi, ça vaut mieux que toutes mes inventions ; voyons, voyons un peu.

M. BONHOMME.

(*Il pose sa lanterne sur la table, et ouvre le tiroir en s'asseyant dans son grand fauteuil, et en le tournant de manière à être caché par le dossier, et à intercepter à l'autre côté du théâtre la faible clarté de la lanterne.*)

Ouf !.. je suis fatigué ! (*Il tire des écus de sa poche, et les compte en les déposant dans le tiroir. Ici on entend Guibert qui ronfle très-haut.*) Hein ! d'où vient un pareil son ? (*Il écoute sans bouger.*)

MARCELIN, en songe.

Son argent ! son trésor !.. où l'aura-t-il caché ? Cherchons, cherchons partout.

M. BONHOMME, *tremblant.*

Des voleurs ! (*Ici on entend dans la cave comme un gémissement lugubre que Charlot pousse dans sa corne à bouquin. — Pétrifié sur son fauteuil.*) Ah ! mon dieu !

GUIBERT, *éveillé, en poussant Marcelin.*

Marcelin !

MARCELIN, *s'éveillant.*

Quoi ?

GUIBERT.

Entends-tu ?

MARCELIN.

Où ça ?

GUIBERT.

Dans la cave.

MARCELIN.

Comment?..

(*Autre son lugubre prolongé; M. Bonhomme se lève en tremblant, prend sa lanterne, dont le rayon éclaire son pâle visage; les deux cousins l'aperçoivent, et, sans pouvoir parler, se le désignent réciproquement avec des mouvemens convulsifs. M. Bonhomme s'approche d'eux la main devant sa lanterne, et, en se trouvant face à face, tous trois poussent un cri d'effroi. Les deux cousins tombent à terre en détournant les yeux, et M. Bonhomme s'enfuit dans la cuisine, Madame Fabri entre à l'instant par la porte du fond, avec un fallot qui éclaire la moitié du théâtre. Charlot ressort de la cave, et suit en courant M. Bonhomme.*)

SCENE XII.

MARCELIN et GUIBERT, *couchés par terre*, M^{me} FABRI.

M^{me} FABRI, *entrant gaîment; elle porte un falot.*

Il est rentré, car j'ai vu sa lanterne traverser le verger. C'est drôle ! le mystère de ce rendez-vous... Mais j'espère pourtant que cette fois les mauvaises langues du village... (*Elle heurte du pied un des cousins, et pousse un cri.*) Ah ! qu'est-ce que c'est que ça ?

MARCELIN, *soulevant la tête.*

Guibert, c'est une dame.

GUIBERT.

Quelque fantôme encore!

M^{me} FABRI.

Qu'est-ce que cela veut dire? qui êtes-vous, Messieurs?..

MARCELIN.

Les infortunés cousins de M. Bonhomme.

M^{me} FABRI.

Et pourquoi cette posture? pourquoi avez-vous donc des figures de l'autre monde?

GUIBERT.

C'est que nous venons d'en voir une...

M^{me} FABRI.

Plait-il?..

MARCELIN.

Le cousin nous est apparu en chemise et en bonnet de nuit...

GUIBERT.

Oh! l'horrible revenant!

M^{me} FABRI.

M. Bonhomme?

MARCELIN.

Lui-même! et si vous l'aviez entendu...

(*On entend un son lugubre dans la cave.*)

GUIBERT.

Ah!

MARCELIN.

Il recommence!

M^{me} FABRI.

Ah! mon dieu!..

M. BONHOMME, *dans la cave, parlant dans la corne à bouquin.*

Marcelin, Guibert, remettez à la dame qui est près de vous la somme que vous me devez. Mon argent!.. mon argent!.. ou bien j'irai bientôt vous étrangler tous deux.

M^{me} FABRI, *à part.*

Ah! je comprends tout.

MARCELIN, *d Guibert.*

Fouille vite ta poche.

GUIBERT, *tirant une bourse de cuir.*

Oh! qu'à cela ne tienne!.. voilà la somme en or.

MARCELIN.

Prenez, prenez, Madame, puisque vous êtes sa trésorière...

GUIBERT.

Et dites-lui surtout que c'était par oubli.

Monsieur.

M^{me} FABRI, *prenant la bourse.*

Bon ! votre commission sera faite à l'instant, car je vais souper avec lui.

GUIBERT.

Souper !

MARCELIN

Avec M. Bonhomme ?

M^{me} FABRI.

Oui, vraiment... Eh ! tenez, on apporte la table.

SCENE XIII.

LES MÊMES, SUZANNE et CHARLOT, *apportant une table servie, avec quatre couverts et des flambeaux.*

(*Entrée fort vive.*)

SUZANNE et CHARLOT.

AIR du *Maçon.*

Dépêchons,
Et servons
Le souper de mon maître;
A l'instant,
Sûrement,
Nous l'allons voir paraître.
Le pâté, le poisson,
Des gâteaux, un melon;
Pour lui plaire,
J'espère,
Le souper que voici,
Des plus fins et choisi,
Offre un œup d'œil joli !
Tout est prêt, c'est fini,
Et Monsieur est servi.

MARCELIN.

En voici bien d'un autre !..

GUIBERT, *regardant la table.*

Comme ces gaillards-là se font servir !

M^{me} FABRI.

Voyez ; quatre couverts... vous êtes invités.

CHARLOT.

C'est trop juste, ils ont payé leur écot 1,200 francs.

M^{me} FABRI, *tenant la bourse.*

Les voilà!

SUZANNE, *la prenant.*

Ah! je tiens donc ma dot!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, M. BONHOMME, *sortant de la cave une bouteille à chaque main, et avec son costume habituel.*

M. BONHOMME.

AIR : *Vive le vin! vive l'amour!*

Bien vite à table, mes amis;
Chassons la peur et les soucis
Avec le doux jus de la treille.
Je me porte encore à merveille,
Et je veux ici, dans l'instant,
Vous faire voir qu'un revenant
Gaîment avale sa bouteille.

MARCELIN, *à Guibert.*

Et nous autres, Guibert, avalons la pilule.

GUIBERT.

Coquin de patachon!

MARCELIN, *à M. Bonhomme.*

Enchanté, cher cousin...

GUIBERT.

De vous voir si gaillard...

M. BONHOMME.

Oh! les honnêtes gens, comme ils ont payé de bonne grâce!

M^{me} FABRI.

Sans demander quittance.

SUZANNE.

Merci, Messieurs.

CHARLOT.

Merci.

GUIBERT, *à Marcelin.*

Mes pauvres louis d'or!

MARCELIN.
C'est votre faute, mon oncle.

Animal !..

MARCELIN.
Quelle nuit vous m'avez fait passer !

GUIBERT.
C'est toi qui m'as fait peur.

MARCELIN.
Du tout, c'est vous...

GUIBERT.
Tais-toi, poltron !

M. BONHOMME.
Doucement, doucement ! en fait de vaillance, nous sommes
cousins ; mais voici de quoi reprendre courage.

20 JY 63 (*Il montre la table.*)

AIR : *Lorsque le Champagne.*

Le souper, j'espère,
Va nous redonner du cœur ;
Armé de son verre,
On n'a jamais peur.

ENSEMBLE.

Le souper, j'espère,
Etc., etc.

MARCELIN, *au Public.*

Par la porte en face,
A la même place
Revenez de grâce
Demain et jours suivans ;
Poltron d'ordinaire,
Je ris au contraire
Lorsque le parterre
Est plein de revenans.

TOUS, *se serrant autour de la table.*

Le souper, j'espère,
Va nous redonner du cœur.
Armé de son verre,
On n'a jamais peur.

(*Le rideau se baisse.*)

FIN.